Genesis

Manuscrits – Recherche – Invention

30 | 2010

Théorie : état des lieux

Ce que dit *Genesis*

Hommage à Almuth Grésillon

Louis Hay

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/genesis/92>

DOI : 10.4000/genesis.92

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 20 juin 2010

Pagination : 7-14

ISBN : 978-2-84050-697-3

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Louis Hay, « Ce que dit *Genesis* », *Genesis* [En ligne], 30 | 2010, mis en ligne le 30 mai 2012, consulté le 30 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/92> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/genesis.92>

Tous droits réservés

Ce que dit *Genesis* Hommage à Almuth Grésillon

Louis Hay

Voici comment est née *Genesis*. Au début des années quatre-vingt-dix, le développement de la critique génétique avait rendu manifeste le besoin d'une publication régulière. L'ITEM entreprit donc de se réunir en conseil pour en délibérer. L'un d'entre nous (le nom m'échappe), ayant étudié la question aux Éditions du CNRS, en exposa les exigences professionnelles : le lancement d'une revue supposait un tirage initial de mille exemplaires (ou plus) et une diffusion garantie par cinq cents abonnés (au moins). Pensions-nous répondre à ce cahier des charges ? Nous ne le pensions pas. La réunion se termina assez silencieusement.

Un an plus tard, le premier numéro de *Genesis* était en vitrine : Almuth Grésillon avait pris l'affaire en main. Quasiment à la porte de l'ITEM, elle avait trouvé un éditeur et, par un miracle de persuasion, convaincu Jean-Michel Place de se lancer dans l'aventure. Pari dont Almuth avait placé haut la barre : réaliser non seulement une revue scientifique exigeante, mais une publication dont les matériaux, la qualité graphique, la maquette se pourraient comparer à ceux d'une revue d'art. On ne saurait dire que tout le monde ait adhéré d'emblée à cette ambition. Les partisans de « publications grises » – tel était à l'époque le nom convenu des bulletins de laboratoire – se réfèrent à ce terme dans toutes ses acceptions. Mais Almuth avait tenu bon et son choix n'a pas été pour rien dans le prestige que la revue devait acquérir. Et le pari sera tenu : le premier numéro de *Genesis* paraît en 1992 ; nous fêtons aujourd'hui le numéro 30. Ces dix-huit années n'ont pas toujours coulé comme un long fleuve tranquille, mais leur durée constitue une rare performance pour une publication comme la nôtre. Elle allait être pilotée par une équipe fortement structurée, dont Jean-Louis Lebrave devait tenir la barre pendant près de dix ans et dont la plupart des membres sont toujours sur la dunette. Leur rôle sera décisif pour assurer à la revue un haut niveau scientifique, reconnu par la communauté et qui n'a jamais fléchi.

Quant au titre de la revue, il restait à Almuth à le faire adopter : « Genesis » fut enlevé de vive force au premier chapitre de la Vulgate, à un célèbre groupe de rock, à la NASA, à l'industrie informatique et aux sociologues français – les seuls à s'insurger contre cette usurpation. À l'ITEM, ce choix fut décidé au terme d'un référendum mouvementé, dans lequel certains de ma connaissance devaient voter contre jusqu'au bout.

À revisiter aujourd'hui le programme du premier numéro, on est frappé de voir combien la revue avait dès l'origine identifié les grandes lignes de force de la génétique, ce qui lui a permis d'en épouser et soutenir le développement dans la longue durée. La rédaction s'est d'emblée placée dans la perspective d'une recherche internationale que revendique l'intitulé de *Genesis* et que concrétise un Comité international représentatif d'une demi-douzaine de pays, comme aussi la présence de chercheurs étrangers parmi les premiers auteurs.

À cette politique, la critique génétique française devra son rayonnement international ; elle s'enrichira à son tour par la découverte d'autres sources manuscrites, d'autres dimensions historiques, d'autres horizons théoriques. Dans le développement de ces échanges, Almuth Grésillon aura été à l'initiative dès le premier jour. Elle a largement contribué à ouvrir la génétique au monde germanique, avec lequel de nombreux projets ont été réalisés à travers l'équipe Heine. Au-delà, elle a enseigné, donné des conférences, assumé des responsabilités scientifiques dans nombre de pays, États-Unis et Russie, Italie et Portugal, Brésil et Argentine, Canada et d'autres encore, avec lesquels elle a établi des échanges que d'autres chercheurs de l'ITEM ont développés à leur tour. Comme ambassadrice de la génétique, elle y a noué des liens durables et quand on voyage de Montréal à Porto Alegre ou de New York à Moscou, on est accueilli par ses amis. Elle en a rencontré aussi parmi les écrivains de plusieurs pays et, dès son premier numéro, *Genesis* s'est enrichie d'une rubrique « Entretiens » (intitulée d'abord « Témoignages ») où se sont retrouvés nombre d'écrivains français – d'Yves Bonnefoy, Claude Simon, Julien Gracq, à Pierre Michon, Jacques Roubaud ou Pascal Quignard – ou étrangers, comme Paul Auster ou Günter Grass (pour ne citer que quelques noms). Mais aussi des musiciens, cinéastes, peintres, architectes qui tous ont pu discuter avec des généticiens spécialistes de leurs œuvres. La revue devait ainsi lancer un dialogue inédit entre la critique et les écrivains et modifier la nature du rapport entre création et théorie littéraire. Il a enrichi la génétique d'un nouvel ordre de témoignages, issus à la fois du pensé et du vécu de l'écrivain et qui pouvaient, pour la première fois, être confrontés à un ordre de faits établi par les manuscrits. Il a mieux fait comprendre aux chercheurs comme aux écrivains ce que les uns et les autres peuvent savoir – ou ne pas savoir – des conditions d'une genèse.

Un autre élargissement a étendu le programme de la revue au-delà du champ littéraire. Une série de numéros spéciaux a été consacré tantôt à l'apport de différentes approches théoriques : psychanalyse, philosophie ; tantôt à une génétique d'objets nouveaux. La recherche littéraire a été ainsi confrontée à d'autres aspects de la création : interprétation d'un texte dans un spectacle (théâtre), émergence d'une rédaction à partir de notations non verbales (passage du carnet de laboratoire au Compte rendu à l'Académie), emploi de langages symboliques dans l'univers des sons (partitions musicales) ou de représentations figurales dans l'espace (arts plastiques, architecture). Chacune de ces configurations apporte des analyses conduites par les spécialistes de domaines divers ; la langue fait alors office de métalangage pour rendre compte des expériences qui nous viennent d'autres univers de la création. Il serait sans doute intéressant de faire le bilan comparatif de ces travaux. La plasticité quasi universelle de la notion de genèse permet d'en éclairer les analogies et les contrastes, sans pour autant justifier le projet d'une génétique comme science générale de la création.

À rendre hommage au développement programmatique de la revue, on ne saurait oublier qu'il s'agit aussi d'une publication qu'il faut faire vivre et prospérer. Un jour, la vue d'Almuth au milieu de piles de manuscrits et de correspondances avait rappelé à une visiteuse l'image de Jean Paulhan dans son bureau de la rue Sébastien-Bottin. Occasion de lui faire remarquer que la situation matérielle de la *Nrf* donnait sans doute moins de soucis à son directeur que celle de *Genesis* à Almuth. Et en effet, il est difficile d'imaginer la somme de démarches, de dévouement et d'imagination qui a évité à la revue de sombrer

comme tant d'autres. Les éditions Jean-Michel Place, de qualité pour la technique et l'esthétique, décevantes pour la diffusion, souffraient chroniquement de difficultés financières qui aboutirent à leur liquidation après la sortie de notre vingt-huitième numéro. Une réalisation ponctuelle, celle du numéro 29, fut assurée au bout d'une année, grâce aux démarches de Pierre-Marc de Biasi auprès des Éditions des Archives contemporaines (EAC). En fin de compte, c'est encore Almuth qui parvint à convaincre non plus un éditeur mais un président d'Université de l'importance de *Genesis* pour la Sorbonne. Après de longs démêlés juridiques pour le droit au titre, put ainsi être signé avec les Presses de l'université Paris-Sorbonne (PUPS) un accord qui assure l'indépendance de la revue sous sa forme originelle. D'une publication pour fêter la trentième livraison, ce numéro est devenu aussi l'occasion d'un nouveau départ.

Si *Genesis* demeure une entreprise collective, avec Daniel Ferrer à la codirection, Lydie Rauzier au secrétariat de rédaction et une équipe éditoriale renouvelée, on ne saurait pourtant imaginer l'histoire de la revue sans Almuth Grésillon. Et c'est encore vrai pour l'histoire de l'ITEM, auquel elle consacrera ses forces pendant plus de trente ans. Elle en est directeur adjoint, puis directeur (avec l'assistance, successivement, de Michel Contat et Daniel Ferrer) depuis sa création en 1982 jusqu'en 1994 – une durée atteinte par nul autre. Cette période marque la montée en puissance du laboratoire, dont Almuth sera l'architecte. Au moment où elle quitte la direction, les effectifs sont passés à vingt-deux personnels CNRS et une centaine de chercheurs associés : universitaires, conservateurs, collaborateurs étrangers, allocataires de recherche. De la constitution des équipes, on passe au travail en commun à l'échelle du laboratoire : journées d'étude, ateliers, séminaires collectifs. Ces échanges développent les théories et méthodes de la critique génétique, et la collection « Textes et Manuscrits » (CNRS Éditions), fournit un instrument éditorial à leur diffusion. L'ITEM devient ainsi l'un des principaux laboratoires du secteur SHS. Il se dote d'une structure – équipes par corpus, équipes transversales, services techniques, archives – qui fera la preuve de ses qualités antisismiques à travers les turbulences que va connaître le CNRS. C'est sur ce socle solide que pourra s'appuyer *Genesis* lors de sa création et qui servira de base à l'extension future de l'ITEM.

Parallèlement à ses activités de direction et d'édition, Almuth a vécu une troisième vie – qui est en fait la première – celle de chercheuse et d'enseignante. Elle a contribué à fonder et faire prospérer un nouveau champ de la recherche en sciences humaines : la critique génétique. Elle y a illustré les méthodes de travail inaugurées à l'ITEM (et quasi inédites en Lettres à l'époque), celles de la recherche collective, et une stratégie fondée sur l'association d'approches littéraires, linguistiques et historiques. L'équipe de linguistique qu'elle fonde avec Jean-Louis Lebrave sera une composante du laboratoire depuis ses origines jusqu'à nos jours. Almuth y étudie l'application de modèles linguistiques à l'analyse des manuscrits, publiant dans les années soixante-dix une série de recherches sur les types de discours dans les variantes manuscrites. Au début des années quatre-vingt, paraissent tour à tour un volume (dirigé en commun avec J.-L. Lebrave) associant plusieurs grands linguistes français autour de *La Genèse du texte : les modèles linguistiques*, un numéro spécial de *Langages* sur *Manuscrits-Écriture-Production linguistique* et le volume *La Règle et le monstre* (d'après

sa thèse d'État, éd. Niemeyer, 1984) consacré à la formation des « mots-valises » dans les manuscrits d'Henri Heine. C'est sans doute la première grande étude du rapport entre l'ordre du lexique et le désordre de la création langagière dans l'écriture. À partir de là, l'œuvre d'Almuth sera marquée par de nombreuses productions à travers lesquelles on suit une progression qui va de « Débrouiller la langue des brouillons » (1985) à « Manuscrits en main, énonciation en acte » (1992) et contribuera à l'émergence d'une nouvelle branche de la recherche : celle d'une linguistique de l'énonciation écrite.

Au cours des années quatre-vingt-dix, sa réflexion s'élargit à la création littéraire analysée dans une série de grands corpus : Proust, avant tout, Flaubert, mais aussi Supervielle et Zola – ainsi qu'au devenir du texte dans d'autres territoires de l'art. Il lui revient d'avoir introduit dans la génétique la recherche sur les arts de la scène, auxquels elle a récemment consacré (avec Nathalie Léger) le numéro 26 de *Genesis* (2005). En même temps, elle se fait connaître d'un public plus large par ses travaux sur les théories et méthodes de la critique génétique. On lui doit le premier ouvrage de synthèse (*Éléments de critique génétique. Lire les manuscrits modernes*, PUF, 1994), qui demeure l'introduction la plus complète à la génétique. La traduction de ce volume (en allemand : *Literarische Handschriften*, Peter Lang, 1999 ; et en brésilien : *Elementos de Crítica Genética*, Editora de UFRGS, 2007) continue à servir de référence à tous les travaux allemands et brésiliens qui s'inspirent des nôtres. Aujourd'hui, les *Éléments* sont suivis d'un ouvrage de même importance, mais d'une conception différente et qui illustre bien les tendances actuelles de la recherche : c'est *La Mise en œuvre. Itinéraires génétiques* (CNRS Éditions, 2008). Sa première partie fait le point sur l'état de l'art de la discipline, mettant au premier plan les connaissances récentes sur les fonctions du langage, telles qu'elles sont déterminées simultanément par les paradigmes de l'énonciation écrite et par les exigences de la composition esthétique. La seconde réunit les études de corpus : la génétique y laisse derrière elle les controverses théoriques qui ont marqué ses débuts pour mettre ses acquis méthodologiques en acte sur le terrain. Enfin, et partant de ces acquis empiriques, Almuth s'interroge sur les frontières actuelles de la critique génétique. Et cela de deux façons différentes. D'abord, sur la frontière poreuse qui sépare un art de l'autre, ici : le texte de la scène. L'étude révèle des passages osmotiques entre mot écrit et mot dit, des interactions entre le texte, arrêté, et la scène, incessamment mobile. Ensuite : sur la frontière historique qui sépare la plume de la machine, l'autographie de l'électronique. Cette étude est à ce jour une des analyses les plus attentives du rapport de l'écrivain à la machine. Reste, au-delà même de son travail, que nulle étude scientifique ne parvient à exorciser le fantôme de « l'ordinateur qui anéantit la critique génétique ». Il le fait grâce à un double et diabolique pouvoir, celui d'abolir le passé – inutile de revenir à Flaubert, Proust, Valéry puisqu'ils n'ont pas écrit sur ordinateur – et d'anticiper l'avenir, puisque l'ordinateur nous fait connaître dès aujourd'hui la littérature de l'an 2050. On voit que la critique génétique garde du moins vive sa faculté à faire débat.

Retour à la science : Almuth Grésillon a consacré sa vie à une recherche qui a renouvelé notre regard sur la langue écrite, sur la création littéraire, sur les rapports entre création et pensée. Son impressionnante bibliographie embrasse une centaine de titres. Surtout : la liste n'est pas close. Almuth Grésillon est toujours au travail.